

Nous savons que toutes ces choses se font dans plusieurs collèges ; il importe, croyons-nous, qu'elles se fassent partout.

Conclusion

On nous dira :

Monsieur, avec tout cela nous allons anglifier le pays.

— Pas du tout.

Sans doute que maints canadiens peu intelligents, ne parlent plus que l'anglais et s'en font gloriole dès qu'ils le savent un peu, mais ne craignons rien, la classe intelligente toujours la plus nombreuse, celle dans tous les cas qui gouverne, restera toujours franchement canadienne-française : le passé nous en est un sûr garant.

Nous avons une mission à remplir en Amérique. La connaissance de l'anglais nous facilitera cette mission.

Nous avons la supériorité de l'intelligence. Cette supériorité sied mal avec l'ignorance d'une langue qui s'impose chez nous.

De plus, et nous terminons par là : apprenons l'anglais, et nous saurons mieux le français ! La connaissance de l'anglais nous rendra plus sévères pour les mots anglais et les anglicismes qui s'introduisent indûment dans notre conversation et parfois dans nos écrits.

Joliette, décembre 1892.

F. A. BAILLAIRGÉ, ptre.

NECROLOGIE

(De la Gazette de Berthier)

Le 9 janvier courant s'éteignait à Berthier Vane Atchez Mousseau, dans la quarante-sixième année de son âge, après une longue maladie souferte avec patience et résignation.

Elle était fille de feu M. Joseph Hétu et de Dame Marguerite Hétu, de Lavaltrie, époux vertueux aux mœurs toutes paternelles.

A une excellente éducation domestique, elle joignait une instruction complète qui prétait un nouvel éclat aux belles qualités que la distinguaient toujours. Sa jeunesse fut sage, digne, éloignée des plaisirs bruyants du monde.

Un peu tard par les liens du mariage à celui qui la pleura aujourd'hui, elle donna toute sa vie les exemples d'une vertu plus qu'ordinaire. Elle fut cette mère de famille dont parle l'Évangile, active, vigilante, affectueuse, ne vivant que pour aimer les siens,

et priant tous les jours le Seigneur, qu'il fit de bons chrétiens de tous ses enfants.

Aussi, quand la mort vint la rappeler de ce monde, son œuvre était entièrement accomplie, ayant élevé dans la crainte de Dieu, les douze enfants que le ciel lui avait donnés. Depuis quatre ans, elle était minée par la consommation pulmonaire, maladie cruelle qui fait précéder sagement à la victime sa dernière heure. Elle se prépara à la mort avec calme, avec confiance. Dans la prière et la patience elle demandait quelques fois à Dieu de la délivrer enfin de ses souffrances, mais elle voulait pardessus tout l'accomplissement de sa sainte volonté. Elle est morte munie de tous les sacrements de l'Eglise ; consolation suprême pour ceux qu'elle laisse dans le deuil puisqu'ils ont l'espoir de la revoir un jour.

Madame Mousseau était sœur de monsieur Ovide Hétu, notaire, très avantagusement connu à Montréal, ainsi que de feu le Révérend Père Médéric Hétu, Oblat de Marie Immaculée ; elle était aussi la mère de monsieur Ovide Mousseau, ecclésiastique et professeur au Collège du l'Assomption.